

Voix

Voices

« *Play it again, Sim* »

*Sim Copans, ambassadeur
de la musique américaine en France*

Entretien conduit par Michel Oriano
(suivi de « Lettres à Lucienne »)



Sim Copans, nous sommes chez vous, à Paris, où vous vivez depuis fort longtemps. Votre bureau est tapissé de disques et de livres d'histoire des États-Unis qui sont un peu la seconde peau d'un homme dont la voix est familière à des millions de mes compatriotes, puisque vous avez pendant près de trente années, de 1946 à 1973, consacré quelque quatre mille émissions à la musique américaine sur l'antenne des radios françaises...

Michel Oriano est professeur de civilisation américaine à l'Université Paris 7 - Denis Diderot. Interview réalisée le mardi 24 mars 1997 à Paris, au domicile de Sim Copans. Michel Allner et Bernard Vincent, professeurs à l'Université d'Orléans, ont travaillé avec Michel Oriano et Sim Copans à la mise au point définitive de ce document.

En effet, je ne suis sans doute pas tout à fait passé inaperçu, et je suis très fier du rôle que j'ai joué dans les relations culturelles entre nos deux pays. Tenez regardez ce livre. Lisez ce passage.

« *Je me souviens des émissions de Sim Copans* » : c'est Georges Pérec qui a écrit ces mots¹. Oui, c'est exactement cela. Vous faites partie de la mémoire collective de toute une génération d'après-guerre à qui vous avez fait découvrir une musique interdite sous l'occupation. Dites moi d'abord quelques mots de vos racines américaines.

Je suis né à Stamford, Connecticut, une petite ville de quinze mille habitants qui en compte aujourd'hui cent cinquante mille. En entrant à Brown University, je n'avais fait que trois ans de français au lycée. Je n'avais pas l'impression d'être particulièrement brillant, mais un professeur m'a convaincu d'entamer des études de français, et j'ai obtenu une bourse très confortable pour aller passer ma troisième année, la « junior year », à Nancy et à Paris. C'était en 1932. Puis, j'ai rédigé un mémoire qui ne me prédestinait guère à ce que je devais devenir, puisqu'il était consacrée à la critique de Pascal par Voltaire.

Donc vous n'avez pas reçu de formation musicale ou musicologique.

Absolument pas. Je voulais devenir avocat. Mais Fernand Berger, un grand professeur de la Sorbonne invité à Harvard, m'a proposé de préparer un PhD sur la perception française de la démocratie américaine sous le Second Empire. (Rien n'a changé : les préjugés et les stéréotypes sont toujours les mêmes !) Il s'est intéressé à moi, parce qu'il savait qu'après la Première Guerre mondiale, Clémenceau avait dû s'exiler pendant deux ans dans ma ville natale. Vous voyez par quels hasards se dessine le destin des hommes. En effet, pour préparer ma thèse, il me fallait absolument consulter des documents à la Bibliothèque nationale, et c'est ainsi qu'en 1938, j'ai obtenu une seconde bourse pour séjourner à Paris.

Vous n'étiez pas en France au moment de la déclaration de la guerre ?

Si, j'étais en France en septembre 1939, et c'est à ce moment là que j'ai épousé une Française, avant de regagner les États-Unis. Donc, tout le début de ma carrière a été celle d'un homme qui s'intéressait à la France et qui, en 1942, est devenu « instructor » à Brown University. Mais le grand tournant survint en 1944, lorsque j'ai décidé d'aller à Londres pour participer à la lutte contre le fascisme.

1. Georges Pérec, *Je me souviens* (Paris : Hachette, 1993 [1978]) 53.



Angleterre,
7 ou 8 juin 1944.

Dans l'armée ?

Oui, j'avais le grade de capitaine, mais je n'avais pas le droit porter les armes, car je faisais partie de la « psychological warfare » de la Troisième Armée, et j'ai débarqué en Normandie où on m'a confié un boulot passionnant : on m'a donné un camion équipé d'un studio et de haut-parleurs ; dès que les Allemands quittaient une ville, j'avais pour mission d'y pénétrer pour rassurer la population. Par exemple, peu de temps après le Débarquement, je suis entré à Valogne au milieu des ruines. J'ai stationné dans un endroit désert, et j'ai mis un disque. Peu à peu, les gens se sont rapprochés et j'ai diffusé des informations que j'avais récoltées sur la BBC et la Voix de l'Amérique. Au bout de quelques minutes, j'ai été sidéré de voir cent cinquante personnes m'assaillir autour de mon camion. Ils me bombardaient de questions, car les Allemands avaient raflé tous les postes de radio, et ils étaient sans nouvelles de la situation militaire. J'avais l'impression qu'on m'attendait. Les G.I. avaient les poches pleines de chewing-gum et je leur distribuais des cigarettes : ils n'en avaient pas vu depuis longtemps.

Et vous diffusiez de la musique sur votre camion militaire ?

Oh ! à peine. Simplement pour annoncer mon arrivée, ou parfois à l'intention des G.I. lorsqu'ils me réclamaient un concert de jazz. Mais cela a sans doute impressionné des gens. Par exemple, je me souviens d'un petit garçon de onze ans qui venait « écouter l'Américain qui donnait des informations, à cause de la musique ». Il a eu le coup de foudre pour la musique américaine. Je l'ai revu depuis : il est devenu compositeur !

Et pourtant, il y avait beaucoup de disques dans les bagages de l'armée américaine.

Oui, l'armée enregistrait des centaines de milliers de « V discs ». D'ailleurs, lorsqu'elle s'est installée rue François 1^{er}, à Paris, la station de radio militaire, « The American Forces Network », a diffusé beaucoup de ces disques.

Et vous, quand êtes-vous arrivé à Paris ?

Le jour de la Libération, dans mon camion. A ce moment-là, les Américains ont décidé de créer un service d'information en Europe, et, en tant que « radio officer », j'ai fait partie du premier noyau de l'U.S. Intelligence Agency.

La musique a-t-elle pris une place prépondérante sur la Voix de l'Amérique ?

A ce moment-là, ce fut uniquement grâce à moi. Ce n'est que beaucoup plus tard que la « Voice of America » a diffusé dans le monde entier une formidable émission de jazz à partir de Washington, avec un commentateur professionnel.

Mais alors comment êtes-vous devenu vous-même un professionnel de la radio ?

Rien ne m'y préparait vraiment. Au début, mon rôle était d'entretenir les relations avec la radio française. A la fin de 1944, j'ai négocié un échange avec elle, qui était très démunie après l'occupation. La Voix de l'Amérique a proposé le marché suivant : sur ses émetteurs parisiens, les Américains diffuseraient une émission culturelle et, en échange, les professionnels français présenteraient des informations diffusées dans le monde, et notamment en Algérie. Je me souviens en particulier d'une excellente émission intitulée « Ce soir en France » qui fut diffusée pendant plusieurs années par la Voix de l'Amérique. Moi, je ne faisais pas d'émission : je servais simplement d'intermédiaire. Un peu plus tard, en 1946, le poète Paul Gilson a créé l'émission « Tour du monde autour d'une table », à laquelle participaient cinq ou six intervenants étrangers, et à laquelle il m'a invité : grâce à ma grande discothèque, je passais beaucoup de musique. Mais c'est par hasard que j'ai accédé aux antennes françaises. En effet, quand l'*American Forces Network* a décidé de suspendre ses émissions le 31 décembre 1946 à minuit, j'ai suggéré que son émetteur soit vendu à la France, ce qui permit de créer une nouvelle station à Rueil-



De gauche à droite : Sim Copans, « Voice of America »,
Richard Condon, « Voice of America », directeur technique.
Hôtel Scribe, Paris, 1945.

Malmaison, suffisamment puissante pour émettre sur toute la région parisienne. Aussitôt, le nouveau directeur a décrété qu'il était normal que la première émission de « Paris-Inter » fût confiée à Sim Copans.

Ainsi naquit « Panorama du jazz américain », diffusé tous les samedis de midi à une heure, et où j'ai rapidement introduit le Negro Spiritual, la musique folklorique, les Gospel songs, mais aussi la musique de Copland ou de Bernstein, les variétés, la country music, etc. J'étais très occupé, jusqu'au jour où j'ai démissionné de la Voix de l'Amérique.

C'était au début des années cinquante, en pleine période du maccarthysme. Je suppose que vous n'étiez pas trop marqué politiquement. Mais à quelles conditions pouvait-on conserver des responsabilités dans le domaine hautement surveillé de l'information à cette époque ?

J'ai eu de grosses difficultés avec Washington qui voulait introduire de la politique dans les émissions culturelles, et j'ai rapidement acquis aux États-Unis la réputation d'être un « French lover », ce qui ne semblait pas plaire.

Et vous n'avez pas été inquiété par les enquêtes du maccarthysme ?

Si. En 53, [Roy M.] Cohn et [G. David] Schine sont venus en Europe. Ces deux messieurs étaient les avocats de McCarthy, deux salauds qui fouinaient partout. Ils étaient impitoyables. Beaucoup de gens ont perdu leur poste à cause d'eux. Il suffisait que la moindre réponse ne corresponde pas à leurs attentes pour qu'on se fasse jeter dehors. A cette époque, beaucoup d'Américains ont perdu leurs jobs et ont dû élire domicile en France. Quand les deux agents de McCarthy sont arrivés à Paris, l'ambassade m'a fait savoir que j'étais la seule personne qu'ils voulaient interroger. On me reprochait d'être trop lié à la radio française, ce qui les empêchait de donner leur point de vue politique sur la Voix de l'Amérique. J'ai donc démissionné, mais la radio française m'a demandé de poursuivre mes émissions en France, en changeant simplement les titres. Par exemple « Le Negro Spiritual » est devenu « Deep River », « Panorama du jazz » « Le jazz en liberté ». Ces émissions se sont poursuivies et diversifiées, d'abord sur Paris-Inter, puis sur France-Musique et d'autres stations...

Et à partir de ce moment-là, vous étiez complètement indépendant de l'ambassade ?

Oui, à cent pour cent.

Mais c'est tout de même l'époque où le Président Eisenhower déclarait que « le jazz était le meilleur diplomate de l'Amérique », et en pleine guerre froide, le Département d'État a encouragé des tournées de jazz en URSS, en Afrique, en Europe, au Japon, à des fins de propagande.

Oui, en effet, et c'était organisé avec beaucoup de professionnalisme. Mais ce qui est étrange, c'est qu'après ma démission de la Voix de l'Amérique, j'avais conservé des copains à l'U.S.I.S. [United States Information Service], qui m'ont demandé de faire des tournées de conférences sur le jazz. J'en ai fait plusieurs centaines, dans toutes les régions de France ; ils m'ont également envoyé partout en Afrique, et notamment dans le Maghreb.

Vous avez également joué un rôle dans le développement des études américaines au sein des universités françaises, à l'époque où vous dirigiez le Centre Benjamin Franklin, lié à l'ambassade, où vous siégiez au Conseil d'administration du Centre culturel américain du boulevard Raspail et où vous enseigniez au Centre américain de la rue du Dragon. Et j'en profite pour vous demander votre sentiment sur la disparition de ces centres, sans lesquels je peux témoigner du fait que, dans les

années 70, nous n'aurions sans doute pas été en mesure de développer le champ des études américaines comme nous l'avons fait dans certaines universités, souvent en collaboration avec vous.

C'est une absurdité. Les budgets ont été coupés. Les bibliothèques sont encore accessibles, mais par Minitel ou je ne sais quoi.

Mais pensez-vous que les Américains considèrent qu'ils sont en mesure de diffuser leur culture sans le relais de ces institutions à l'étranger ?

Le Congrès américain n'a jamais manifesté d'enthousiasme pour ce genre d'activités. Le sénateur Fulbright a été une exception... Peut-être quand même deux mots sur la création de l'Institut culturel américain à Paris. C'est la première fois que je raconte cela. Vers 1957, deux professeurs américains ont constaté qu'en dehors d'un ou deux cours mineurs à Sciences Po, il n'existait pratiquement rien en France dans le domaine des études américaines. Avec le président de l'Université Columbia, ils ont décidé de chercher des fonds pour créer quelque chose en France. Malheureusement, la Ford Foundation a répondu qu'elle ne finançait que des institutions existantes. Placé devant ce dilemme, l'attaché culturel, qui était aussi le directeur de l'U.S.I.S, m'a proposé de me salarier pendant six mois pour créer un Institut, trouver des professeurs, démarrer quelques cours. Une fois que nous avons eu pignon sur rue, la Ford Foundation a débloqué de grosses sommes d'argent. Et c'est ainsi que nous avons organisé des cours d'américain qui furent fréquentés par plusieurs milliers d'étudiants de la Sorbonne, de professeurs de lycée, etc. pendant les années soixante, jusqu'au jour où le Congrès a coupé les crédits de l'U.S.I.S. et a décidé de fermer la Bibliothèque Benjamin Franklin. Malgré cela, j'ai réussi à négocier pour poursuivre les activités pédagogiques de l'Institut, en conservant les immeubles de la place de l'Odéon et de la rue du Dragon.

En effet, vous avez joué un rôle important dans ces années soixante, où, en dehors de quelques rares exceptions comme Roger Asselineau ou Maurice Lebreton, les anglicistes français étaient tous spécialistes de la Grande-Bretagne. Les années soixante ont tout de même connu l'amorce d'une évolution et, en 1967, l'Association Française d'Études Américaines a vu le jour. Vous avez collaboré à cette fondation.

Oui, nous avons hébergé l'Association à Benjamin Franklin et, avec mes secrétaires, j'ai fait tout le boulot pendant plusieurs années : nous assurons la correspondance, nous trouvons les lieux d'accueil pour les congrès, nous envoyons les invitations... J'ai conservé une photo de ces

années pionnières, où vous vous trouvez d'ailleurs avec une poignée de collègues. Songez qu'il n'y avait à l'époque pas un seul historien des États-Unis en France, et qu'il a fallu que Claude Fohlen, qui avait fait une thèse sur un tout autre sujet, effectue un recyclage pour devenir le premier spécialiste français de cette discipline !

Et aujourd'hui, vingt cinq ans plus tard, l'AFEA regroupe quelque quatre cent cinquante membres, ce qui vous récompense de vos efforts. Mais si vous voulez bien, revenons à la musique. Au fond, après la Libération, vous vous trouviez sur un terrain qui était conquis d'avance pour vous : la période de Saint-Germain-des-Près est indissociable du jazz. Mais n'y a-t-il pas un paradoxe à constater que cette musique, qui prend ses racines dans l'esclavage, et qui s'est épanouie dans les ghettos ou dans les régions soumises à la ségrégation raciale, ait pu servir d'étendard et de porte-parole du « monde libre » ?

Vous savez, la question des rapports entre les intellectuels et le jazz est extrêmement complexe. Aux États-Unis, le « Jazz Age » des années vingt a correspondu à une libération des mœurs.

Cela était associé à la libération de l'expression musicale : l'improvisation, la fantaisie, le débridage du corps.

Sans doute. En France, le jazz a très tôt influencé les artistes : Matisse a intitulé un de ses collages « Jazz », et le chien de Ravel s'appelait également Jazz. Mais c'est surtout dans les années trente, avec Django Reinhardt, le Quintette de France, etc. que le jazz a vraiment atteint le grand public. Et après la guerre il y a eu beaucoup de petits orchestres noirs dans les cabarets parisiens. Il y a eu une grande soif de jazz, et très peu d'intellectuels se posaient la question des origines sociales de cette musique, à part quelques extrémistes qui m'ont rendu furieux en déclarant que, pour sauver le jazz, il fallait maintenir les noirs dans les ghettos.

Justement : dans vos émissions, avez-vous parlé de la distinction jazz blanc-jazz noir ?

Non. J'ai refusé cette ségrégation. J'ai souvent invité des groupes français lorsqu'ils sortaient un disque.

Et je suis convaincu que le jazz français reconnaît ce qu'il vous doit. Vous continuez d'ailleurs à le soutenir au Festival de Souillac qui a fêté son vingtième anniversaire l'année dernière. Dans le catalogue publié à cette occasion, tous les articles font votre éloge. Par exemple on peut y

lire cette phrase qui résume bien ce que vous représentez pour tant de fans français dont vous avez été l'initiateur : « Évidemment, [Souillac] tu brilles à la flamme de Sim Copans qui depuis un demi-siècle, lui, sans jamais faillir, a éclairé nos jeunes passions avec son Jazz en liberté... Tu parles, moi, toute petite, je rentrais de l'école à la course pour l'écouter à la radio... »²

En effet, je possède une maison à Souillac, en Dordogne, où je préside un festival de jazz qu'on a surnommé « Du Mississippi à la Dordogne ». Quelle grande joie nous avons ressentie le 11 juillet 1976 quand plus de mille personnes ont rempli la belle église abbatiale de Sainte-Marie pour écouter la grande chanteuse de *gospel songs*, Marie Knight, et un grand chanteur de *blues*, mon ami Memphis Slim. La plupart des grandes stars du jazz français s'y sont produites aux côtés de leurs collègues américains, comme Eddy Louiss, Raneé Lee, Betty Carter, Hank Jones, Clark Terry, Dexter Gordon, Roy Haynes, pour ne citer que quelques noms. Parmi les Français, il y a eu Pierre Michelot, Pierre-Yves Sorin, François Moutin, Françoise Guerlin, Guy Laffitte, Martial Solal, Henri Texier, Christian Escoudé, Michel Portal, Michel Petrucciani, Elizabeth Caumont, etc., etc. L'énumération de leurs noms occuperait au moins trois pages. Je crois qu'aucun festival n'a donné autant de place aux musiciens de jazz français.

Et les grands jazzmen américains des années quarante à soixante ? Avez-vous parfois invité des gens comme Coleman, Gillespie, Miles Davis ?

Non. Cela aurait demandé trop de temps et trop d'argent, et j'ai toujours refusé de faire venir des gens gratuitement. J'ai eu un certain nombre de chanteurs noirs, surtout des chanteurs de *spirituals*, qui m'ont demandé de passer dans mes émissions. Par la suite quand Frank Ténor et Daniel Filipacchi ont créé leur émission « Pour ceux qui aiment le jazz » sur Europe 1, ils ont pu inviter des stars, parce qu'ils organisaient leurs concerts en salle et les interviewaient ensuite.

Dans le jazz, il n'y a pas de paroles. Mais comment expliquez-vous l'immense succès des chants noirs, dont le public étranger ne peut retenir les paroles que phonétiquement ? Est-ce le caractère essentiellement communicatif de l'antiphonie, du « shout », du rythme, de la litanie ? Le fait que, même dans le blues, il n'y ait ni récit, ni

2. *20 ans de jazz à Souillac* (Martel : Les Éditions du Laquet, 1995) 27.

action, ni début, ni fin, mais des accumulations d'images, une énergie intrinsèque, une magie qui se passe d'explicitation ?

Oui, c'est la musique qui communique l'émotion, puisque même les Américains ont parfois du mal à comprendre les paroles des blues. Mais moi, je n'ai jamais passé un spiritual ou un blues sans en donner le sens général. C'était souvent très difficile, même pour moi. En revanche, dans les chansons de contestation, j'ai tenu à donner la traduction intégrale. De même pour la comédie musicale, faute de quoi on n'aurait rien compris.

Est-ce que la Voix de l'Amérique a jamais diffusé des chants de contestation noirs, syndicalistes ou autres ?

Ça m'étonnerait. Pour vous donner une idée, quand j'ai commencé mon cours sur l'histoire des États-Unis à travers la chanson dans les années 60, j'ai eu besoin de disques de Pete Seeger qu'un jour j'avais oubliés chez moi. Je suis allé à la bibliothèque de la rue du Dragon, et j'ai découvert que Pete Seeger était censuré ! J'étais furieux.

Parmi vos innombrables émissions, est-ce qu'il y en a une ou deux dont vous avez conservé un souvenir particulièrement ému ?

Il y a eu l'émission spéciale de *Porgy and Bess* que m'avait demandé Paul Gilson. Et puis, j'ai fait une grande émission sur Roosevelt. Madame Roosevelt était à Paris, mais elle n'a pas pu venir, et c'est Françoise Rosay qui a joué le rôle de l'ancienne First Lady : j'ai trouvé cela émouvant. Ou encore, à l'occasion du voyage du Président Vincent Auriol en Amérique, la radio m'a demandé une émission sur tous les États-Unis. J'ai écrit à tous les maires, et j'ai illustré chaque région par une musique.

Et les auditeurs ? Vous ont-ils souvent écrit ?

Oui, j'ai reçu des milliers de lettres, mais, dans neuf cas sur dix, c'était pour demander des références de disques. J'étais une sorte d'annuaire.

Un Internet avant la lettre... Donc vos émissions ont eu un impact sur le marché du disque.

Cela dépend. Beaucoup de disques étaient introuvables en France. Sauf à un moment où Le Chant du Monde reproduisait certains « Folkways », la précieuse collection d'enregistrements historiques entreposée à la Bibliothèque du Congrès. Je les ai un peu aidés.

Une toute dernière question, Sim : à votre avis, quelle est la vision de l'Amérique qui a été communiquée par Sim Copans ?

Jamais, dans aucune de mes activités, je ne me suis posé la question de savoir quelle impression tel ou tel disque susciterait chez les auditeurs. J'ai toujours essayé d'être objectif. Par exemple, je n'ai jamais hésité à passer des blues souvent féroces à l'égard de mon pays. Que de fois j'ai passé « Black, get back », ou encore des disques d'avant-garde que je n'appréciais pas beaucoup personnellement. En ce qui concerne le folklore, parfois, je prenais des thèmes très contestataires, et j'ai publié un livre sans concession sur ce sujet³. Je n'ai pas cherché à masquer les aspects critiquables de l'Amérique. A l'Institut, je n'ai jamais refusé d'embaucher un professeur pour des raisons idéologiques, et d'ailleurs moi-même, après certains de mes propres cours, je me disais : Grand Dieu, si les gens de l'ambassade m'entendaient, leurs cheveux se dresseraient sur leur tête... Je crois que j'ai toujours cherché à être aussi honnête que possible.



3. Sim Copans, *Chansons de contestation, reflets de l'histoire américaine* Vol. 1 (Paris : Minard, 1964) ; Vol. 2 (Paris : Minard, 1966).

Lettres à Lucienne

Au lendemain du Débarquement, tandis qu'il traverse la Normandie et se dirige avec l'armée américaine vers Paris, le capitaine Sim Copans écrit à sa femme. Il a rencontré Lucienne (née Godiard) dans la capitale française en 1938-39. Lui était étudiant en doctorat à la Sorbonne ; elle travaillait à la grande librairie Gallimard. Ils se marient en septembre 1939. Lucienne quitte la France en mars 1940 en passant par l'Italie ; Sim, lui, est déjà parti : il a pu s'embarquer en octobre 1939 sur le dernier bateau américain en partance pour l'Amérique, le President Harding, paquebot qui au cours de la traversée dut porter secours à plusieurs cargos coulés par les Allemands.

Nous sommes heureux de pouvoir publier quelques-unes de ces lettres qui, au-delà de la personnalité attachante de Sim Copans, laissent transparaître toute une atmosphère et toute une époque. Lucienne Copans, à qui ce courrier était adressé, résidait alors à New York. Nous avons respecté l'orthographe, parfois pittoresque, des documents originaux.

27 juin, 1944. For the first time I am writing you from the soil of sweet France. I am writing in English as a letter in French may take a lot of time to get through the censorship.

We arrived here from our last destination without any trouble [...] I cannot give you any details about the trip, where I left from, where I arrived. [It was Omaha Beach].⁴ In the short time I have been here, I have not seen many signs of war. I have seen fields with cows and horses, farms with geese and chickens and dogs. I had the great joy last night of seeing and talking to some little French girls, Denise, Jeannine and Simone. They were so pretty, and so very French! They are very happy to see the Americans here and hope the war will end soon.

4. The retrospective comments in brackets are Sim's.

There are many things you will want to know that I will not be able to write, but I will try hard to tell you as much as I can that does not concern military security. I am very happy to finally be here. The past few days, the convoy, England, the crossing—it all seemed like a very strange dream, especially the arrival here in France. What a great joy it was to see France from the distance yesterday and then to walk on her soil! As I promised you, I kissed the beach as soon as I landed. I picked up some little pebbles and a shell for Jeannot⁵ and a handful of sand for you. I will send them to you in one of my future letters. [Lucienne still has the shell and the sand!].

2 juillet 1944. Hier je t'ai été infidèle ! J'ai embrassé une jolie française. Elle s'appelle Nicole. Elle n'a pas encore trois ans mais je suis fou d'elle. [A Ste. Mère-Église j'ai été très ému de voir des petites filles portant des robes taillées dans des parachutes américaines].

7 juillet 1944. Comme tu sais, les allemands ont pris tant de postes de TSF aux français, et en ce moment le courant manque presque partout pour ceux qui ont gardé leurs postes. Par conséquent, il y a un grand besoin de répandre les nouvelles aux gens qui en sont privés. On m'a dit qu'on le fait en envoyant des camions dans des villes et villages. On joue des airs pour avoir du monde, ensuite on lit les derniers bulletins, ensuite un peu de musique et beaucoup de conversation. Ça me semble bien intelligent comme moyen de combattre les faux bruits, et on me dit que les populations aiment beaucoup ça [...]. [En fait,⁶ c'est le travail que je faisais depuis mon arrivée en France. Mon camion était le seul à circuler et à faire ce travail].

10 juillet 1944. Je pense sans arrêt avec beaucoup de joie que je fais un bon petit travail auprès de ton peuple – un petit travail secondaire, d'accord, et je n'ai aucune prétention, mais un travail nécessaire. Si je te disais que je serre la main à des centaines de personnes, parfois une centaine par jour. J'ai mes petits copains, surtout un petit Michel, qui m'embrasse quand il me voit. C'est une grande joie de voir les visages de ton peuple quand je leur annonce une bonne nouvelle, comme hier la nouvelle de la libération de Caen et de la Haye du Puits. J'ai travaillé dix jours de suite sur les routes sans me reposer.

5. Fils aîné des Copans, né en 1942.

6. Mais Sim Copans ne pouvait le révéler dans ses lettres.

21 juillet 1944. L'aspect le plus intéressant de notre travail, c'est l'amitié, le contact personnel. Il y a tant de gens qui nous accueillent comme des amis, comme des libérateurs, et très sincèrement. Je voudrais aussi avoir le temps de te parler des villes démolies et de l'esprit magnifique des habitants qui ont tout perdu [...] C'est très émouvant de venir dans une place publique d'une ville presque complètement démolie, d'être entouré de 75 ou 150 personnes qui viennent de je ne sais pas où.

22 juillet 1944. Je reste au château aujourd'hui. Je viens de me raser, comme toujours avec mon casque comme lavabo. [Notre casque avait trois utilisations pendant la guerre. Bien sûr on le portait dans la journée pour nous protéger la tête. Le soir on l'utilisait comme pot de chambre et le matin on le rinsait avec l'eau chaude qu'on nous donnait et on se rasait].

8 août 1944. On a déménagé. On n'est plus au château. Je n'ai pas de regret. On est dans de grandes tentes en plein air. Nous donnons aussi des nouvelles de vive voix, mais on le fait surtout du camion avec un système d'amplificateurs parfois devant 25 personnes, parfois devant 400, comme tout dernièrement. Et nous ne sommes même pas allés dans de très grandes villes.

12 août 1944. J'ai fait plus de 100 miles aujourd'hui en jeep avec un gentil aviateur belge. J'ai rencontré des gens très intéressants dans une ville sur la côte. Un professeur de lycée. Un repas fantastique, avec trois bouteilles de Bordeaux – deux blancs, un rouge –, deux bouteilles de cidre bouché, un bon calvados, et une bouteille d'Armagnac de 1904 ouverte pour moi. Le rêve ! [Il s'agit de Granville. C'était un professeur d'anglais, un veuf. Note amusante : mon chauffeur de jeep, un gars du sud des USA, appartenait à une secte pour laquelle la boisson alcoolique était interdite. Comme le professeur était malheureux de ses refus répétés de boire !].

21 août 1944. Toute la journée dans le camion sur les routes de France – plus de 200 miles dans la journée. Je ne peux te dire dans quelle direction j'ai voyagé. J'ai vu du pays. J'ai dû dormir dans le camion dans un champ à cause de la pluie. Maintenant, j'ai une petite chambre chez des gens très sympas dans un gentil petit bourg de 400 habitants. Je suis à une heure de la petite ville [il s'agit de Chartres] où je suis tombé amoureux de ma Lucienne.

24 août 1944. Que de choses depuis 24 heures ! Je en suis pas loin du coin qui t'a vu naître. J'ai passé hier pas loin de l'endroit du 7 mai 1939 [Chartres].⁷ Mais j'étais dans un camion en panne et j'avais trop d'ennuis pour pensée à cette journée. [Le chauffeur du camion avait oublié de changer l'huile et la moteur a claqué. L'armée américaine était si bien approvisionnée qu'ils ont réussi dans deux ou trois heures à installer une nouvelle moteur]. La ville n'est pas du tout touchée. [J'ai visité la ville et j'ai vu la Cathédrale sans vitraux. On les a descendus par sécurité. C'était extraordinaire de voir la Cathédrale avec du verre transparent. On voyait la statuaire à l'intérieur.

Hier soir j'ai couché dans une ferme, sur le plancher, avec des américains et des français. Je suis dans une grande grange. La machine⁸ est perchée sur une botte de paille. Je viens de parler à un groupe très sympa de tes compatriotes habillés comme moi. [Bien entendu, il s'agit de soldat de la Division Leclerc avec qui nous nous trouvions dans cette ferme à Fontainebleau⁹]. Quelle bande sympa de durs ! [J'ai assisté à Fontainebleau à une scène inoubliable. Un petit français d'à peu près 10 ans a porté comme cadeau aux soldats français un lapin dépouillé et une bouteille de vin rouge. Les soldats ont fait un feu de bois, ont découpé le lapin et l'ont fait cuire avec le vin rouge dans un casque de soldat ! C'est ainsi que j'ai découvert un quatrième utilisation du casque de soldat !].

7. C'est à Chartres que l'étudiant Sim a « rencontré » Lucienne.

8. Il s'agit d'une machine agricole.

9. En fait, Rambouillet.

